

VOICHITA SASU  
Cluj-Napoca

## LES ARTS D'AIMER AU MOYEN AGE EN FRANCE

Ben es mortez d'amor no sen  
al cor qualque dousa sabor;  
e que val vivre ses amor  
mas per far enueg a la gen

*Bernard de Ventadour*

Le Moyen Age est surprenant à plus d'un égard; la prolifération des traités sur l'amour (Ovide, Horace, Sénèque, Macrobe, Virgile, Juvenal, sont très prisés) ne doit pas étonner à une époque où la femme occupe une place si déconcertante aux yeux modernes: admise aux honneurs et aux travaux apostoliques, objet d'un véritable culte (la Vierge Marie, pour les milieux ecclésiastiques, on la Dame idolâtrisée, pour les milieux aristocratiques), elle est pourtant toujours déclarée inférieure à l'homme.

Le manoir, le château, en tant que foyers, offrent l'endroit idéal où la femme s'épanouit, où elle apprend le rôle de suzeraine qui lui sera bientôt reconnu. Le mois de mai est le mois de l'amour, des entretiens en plein air, dans les vergers, sur les hautes terrasses, dans un total oubli de l'abus des fards, d'une part, ou dans l'abandon au tendre épouillage, de l'autre. Le refuge que la femme trouve souvent au couvent souligne cet aspect de la condition féminine qui découle du caractère injuste et autoritaire du mariage romain, de l'insécurité dans le mariage et hors du mariage<sup>1</sup>. La femme prend sa revanche dans l'amour qu'elle inspire et qui devient le problème le plus ardent de l'époque, en faisant vibrer aussi bien théologiens, philosophes spéculatifs, âmes populaires<sup>2</sup> ou poètes dans leur incessante quête d'un idéal.

Elle a une grâce naturelle, les cheveux blonds, fauves ou comme l'or, la figure baignée de lumière, les yeux comme des étoiles ou des

<sup>1</sup> Cf. R. Nelli, *La Vie Quotidienne des Cathares du Languedoc au XIII<sup>e</sup> s.*, Paris, 1969, p. 80—89.

<sup>2</sup> Cf. M. M. Davy, *Un traité de l'amour du XIII<sup>e</sup> siècle. Pierre de Blois*, Paris 1932, p. 7.

flambeaux, le cou brillant plus que les lys ou la neige fraîche, les dents d'ivoire ou de marbre de Paros, les joues blanches et vermeilles plus belles que les roses, le corps à savante architecture; les poètes français du Moyen Age diffèrent beaucoup de leurs modèles latins, par une plus grande simplicité, moins de rigidité dans les détails, plus de discrétion et de brièveté dans les développements des portraits de la femme adorée<sup>3</sup>.

L'idéologie de la fin'amors des troubadours, transmuée, édulcorée, devient la fine amour, si proche lexicalement, tellement autre dans son essence. L'idolâtrie de la femme s'accompagne nécessairement de l'obéissance aveugle aux moindres caprices de la dame, d'une fidélité qui n'est pas à toute épreuve, mais est fonction de la constance amoureuse de celle-ci; le mal d'amour est doux (Matfre Ermengaud cite Aimeric de Péguillan: «quar cell qu'ama de cor no vol guerir/del mal d'amor, tant es dous per sufrir», *Le Breviari d'Amor*, éd. Peter T. Ricketts, Leiden, E. J. Brill, 1976, p. 118)<sup>4</sup> mais pourtant la récompense est attendue (Guiot, le Châtelain de Coucy). Parmi les vertus nécessaires pour conquérir la dame il faut donc surtout compter la souffrance et la patience. «Joy vivant et charnel» (des troubadours ou «délit abstrait et décharné, mesuré et raisonnable»<sup>5</sup> (des trouvères), l'amour sensible naît de la vision d'un beau corps (tout comme l'amour spirituel naît de la contemplation de la beauté morale); cette idée remonte à Saint Thomas: «Amor requirit aliquam apprehensionem boni quod amatur»<sup>6</sup>). D'autre part, le *Cantique des Cantiques* est le livre favori des mystiques du Moyen Age, éloge sensuel dévorant de la beauté physique. La récompense (le guerredon) est octroyée ou retardée, selon le bon vouloir de la dame, ou selon le naturel plus ou moins féroce du mari qui peut faire couper la tête aux amants. «Aimer était devenu une sorte d'obligation morale», si l'on n'aimait pas, on n'était pas vertueux<sup>7</sup>. D'autre part, l'amour ennoblit: celui qui combat pour l'amour de sa dame devient plus hardi, la guerre se justifie, la vaillance devient une composante de cet amour.

L'intérêt culturel et historique des traités d'amour médiévaux (XII<sup>e</sup> — XIV<sup>e</sup> siècles) qui veulent initier à cet amour qui préoccupe

<sup>3</sup> Cf. E. de Bruyne, *Etudes d'esthétique médiévale*, Brugge (België) 1946, t. II, p. 179 — 184.

<sup>4</sup> Les poètes de la Renaissance prendront à leur tour cette attitude: doux mal (L. Labé), doux venin, doux tourment, plaisant mal (Ronsard), doux languir (P. du Guillet), douce mort (Baïf), douce prison (Catherine des Roches), souffrir non souffrir (M. Scève).

<sup>5</sup> Cf. M. Lazar, *Amour courtois et fin'amors dans la littérature du XII<sup>e</sup> s.*, Paris 1964, p. 266 — 267.

<sup>6</sup> Apud E. de Bruyne, *op. cit.*, p. 200.

<sup>7</sup> R. Nelli, *op. cit.*, p. 88.

la pensée de l'époque et en influence l'activité et l'attitude, est d'emblée justifié, l'idéal courtois tendant à se réduire à un code de conduite pratique, sous l'influence aussi de l'esprit moralisateur et didactique qui domine les XIII<sup>e</sup>, et XIV<sup>e</sup> siècles surtout.

L' *Ars amatoria* d'Ovide a suscité au Moyen Age plusieurs adaptations dont la plus ancienne semble être<sup>8</sup> celle de Chrétien de Troyes, perdue (*Cligès*: «Celui qui fit *Erec et Enide*, qui mit en roman les Commandements d'Ovide et l'Art d'amour...»<sup>9</sup>); une autre (ms. 1239 du Fond Saint-Germain) appartient à un «certain maistre Elie»<sup>10</sup>; «la clef d'amour» enfin, publiée en 1865, une imitation qui se distingue d'une traduction par le souci d'originalité, les touches fantaisistes (les vers 3249—3252, 1841—1843, 1911—1912, 2153—2154, etc.) et le don d'observateur, souvent malicieux ou moralisateur de l'auteur (la mode du temps, la coiffure, etc.)<sup>11</sup>.

D'autres ouvrages ayant pour source Ovide se distinguent par une part plus ou moins grande d'originalité: *Tractatus de Amore et de Reprobatione Amoris* d'Andreas Capellanus (1184—1186), le *Chastoiement des Dames* de Robert de Blois (XIII<sup>e</sup> s.), *Le Breviari d'Amor* de Matfre Ermengaud (ou Ermengau) (1288?) et *L'Art d'amors et Li Remedes d'amors* de Jacques d'Amiens (fin du XIII<sup>e</sup> début du XIV<sup>e</sup>).

Andreas Capellanus adresse son ouvrage à Gautier, un jeune homme de condition noble, et le divise, à la manière d'Ovide, en trois livres distincts. Le premier livre, après une définition de l'amour, envisage quelques problèmes de casuistique amoureuse, offrant un argument en faveur de l'existence des «cours d'amour»: entre quelles personnes peut exister l'amour, «de combien de manières et desquelles s'acquiert l'amour», «comment le plébéien parle d'amour à la plébéienne», «item d'un plébéien à la femme noble», «comment le plébéien parle à une dame de haute noblesse et de la doctrine de curialité ou courtoisie», «item du noble à la plébéienne»: «l'homme noble à la femme noble et des principaux préceptes d'amour», «l'homme de haute noblesse à la plébéienne», l'amour par rapport aux cleres, aux religieuses, aux paysans et paysannes, aux femmes vénales<sup>12</sup>. Le deuxième livre enseigne, en huit chapitres, comment se garde, s'augmente, diminue ou finit l'amour, parle des jugements d'amour et offre un code d'amour

<sup>8</sup> Cf. G. Körting, préface de l'éd. Jacques d'Amiens. *L'Art d'amors und Li Remedes d'amors*, Leipzig 1868, p. XVII.

<sup>9</sup> Chrétien de Troyes, *Cligès*, Paris 1957, p. 11.

<sup>10</sup> Cf. Körting *op. cit.*, p. XVII; ne s'agit pas de Pierre Elie, «célèbre commentateur de Priscien, qui donna dans les écoles de Paris un grand élan à l'étude de la grammaire»? Cf. M.-M. Davy, *op. cit.*, p. 16.

<sup>11</sup> Les historiens littéraires s'étant occupés des traducteurs et imitateurs d'Ovide au Moyen Age sont nombreux: Bartsch, Michelant, Holland, P. Meyer, C. Paris, etc.

<sup>12</sup> Cf. V. de Viriville, *De l'amour et des sentiments chevaleresques*, „Revue de Paris”, 1853, p. 199 — 207.

précis et rigide, «vulgaire et terre à terre» (selon Långfors<sup>13</sup>) qui semble concorder très peu avec les véritables idées courtoises illustrées par les meilleurs poètes du temps. La troisième partie, *De Reprobatione Amoris*, est une réfutation catégorique des idées avancées dans les deux premiers livres, à l'aide de laquelle il s'ingénie à démontrer que l'amour humain, même pur (*purus amor*), n'est pas compatible avec la morale chrétienne, n'a rien en commun avec l'amour de Dieu<sup>14</sup>.

La même division tripartite se rencontre dans les traités de Matfre Ermengaud et Jacques d'Amiens. *Le Breviari d'Amor* contient l'apologie de l'amour (première partie), les qualités nécessaires à un *fin amador* (deuxième partie), et des remèdes à l'amour (troisième partie). Jacques d'Amiens imite de très près Ovide en prodiguant des conseils aux hommes (dans la première partie, v. 1—1718), aux femmes dans une deuxième partie (v. 1724—2384) et en finissant par une troisième partie, distincte, «li remedes d'amors» qui est surtout une théorie de l'amour, n'esquissant des remèdes que dans les 139 derniers vers (609 vers)<sup>15</sup>.

Le Chastoiement des Dames<sup>16</sup> de Robert de Blois n'est pas nettement divisé en parties, de la propre intention de l'auteur, mais on peut y suivre une introduction à laquelle s'enchaînent des conseils généraux de conduite pour les dames (v. 1—96), des détails sur l'attitude de celle-ci dans les rapports avec l'homme (v. 97—254), sur les vices à éviter (v. 255—342), sur les règles de conduite dans la société, à l'Eglise et dans le monde (v. 343—564) et une partie finale contenant des considérations sur l'amour, un dialogue des amoureux (*Chanson d'Amors*) (v. 565—757). Des points généraux de doctrine se retrouvent également au début de son *Floris et Liriope*<sup>17</sup> où, après des considérations sur l'orgueil des dames et sur l'être et le paraître l'auteur s'attarde sur les rapports de la beauté (passagère) avec la richesse, la courtoisie, l'orgueil, et entreprend une description détaillée de la jeune fille (cheveux, front, sourcils, nez, oreilles, regard, lèvres, dents, haleine, menton, gorge, col, épaules, pis, bras, mains, doigts, hanches, reins — v. 221—260) dans le plus pur goût des troubadours, avec quelques vers sur son esprit et son éducation (v. 261—268): ces premiers vers de son ouvrage con-

<sup>13</sup> A. Långfors, *Drouart la Vache*, éd. R. Bossuat, „Romania”, 1928, janvier, LIV n. 213, p. 546 — 547.

<sup>14</sup> Cf. M. Lazar, *op. cit.*, p. 275.

<sup>15</sup> J. d'Amiens, *L'Art d'amors und Li Remedes d'amors*, éd. G. Körting, linguistique et littéraire, suivie d'une édition critique avec commentaire et glossaire Leipzig 1868.

<sup>16</sup> J. H. Fox, *Robert de Blois. Son oeuvre didactique et narrative. Etude linguistique et littéraire, suivie d'une édition critique avec commentaire et glossaire de l'Enseignement des Princes et du Chastoiement des Dames*, London 1948.

<sup>17</sup> Heilbronn, Verlag von Gebr. Henninger, 1884 — 1891.

stituent un véritable aperçu de traité d'amour répondant à l'idéal de Robert de Blois et de tant de poètes lyriques de la même époque.

Les auteurs d'arts d'aimer s'ingénient à nous faire connaître le but dans lequel ils ont entrepris d'écrire un tel traité: Matfre Ermengaud nous dit qu'il a voulu faire voir clairement à tous, dans son dangereux traité, ce que nous enseigne la Sainte Ecriture, faire naître dans le coeur des lecteur l'amour de Dieu, l'unique source d'amour: «E si.m demandavatz per que, / en est libre on tan de be / se conte de divinitat, / hai mes tan peril hos tractat, / hieu vos respon qu'e(s) per mostrar / e per dar az entendre clar / sso que la Sanct'Escurtura / nos a pauzat en figura,...»<sup>18</sup>. Il le fait à l'aide des poèmes des troubadours célèbres, dont les dits ne sont pas «ges trufas ni folors / del tot» et où on peut trouver «bonas doctrinas, qui o sab far, / e bonas razos e bos sens, / bos aibs e bells captenemens», car celui qui ne pense pas aimer «no pot haver conoichensa / bem perfiecha d'aquest'amor, / ni apenre d'esenhador»<sup>19</sup>.

Jacques d'Amiens, reprenant l'idée d'Ovide, la transpose en vers: «Cil ki ne set les ars d'amours / et d'amors sueffre les dolours, / moi lise, si pora savoir, / comment on en puet ioie avoir, / comment on si doit maintenir, / comment on si doit contenir, / c'au conquerre convient grant sens, / art et engien et grant porpens, / ke si que les nes sunt menees / par mer par art et compassees»<sup>20</sup>.

Robert de Blois nous fait savoir que le but de son livre est d'offrir aux dames des règles de conduite qui les rendent meilleures aux yeux de l'Eglise et de la société (v. 1—14), tandis qu'Andreas Capellanus, par Gautier, son destinataire, s'adresse surtout aux hommes.

L'amour prend naissance dans le coeur par le regard et la pensée («est illa passio innata ex visione et cogitatione»<sup>21</sup>; «Quar est'amors pren naichensa / dels hueilhs e del cor d'aimadors, / quar el cor s'engenra l'amors / ab l'ajutori del vezer»<sup>22</sup>; «Encor n'ainme fors que des ieus, / S'est assez, tant k'il aura muez; / Encor est li desirs legiers, ...» // «Car des ieus vient l'amors au cueur»<sup>23</sup>. Il est un sentiment moral et par son pouvoir immense qui méprise la mort même (Capellanus) il est la source de toutes les vertus. Matfre Ermengaud fait voir que Dieu a créé le monde et les créatures qui s'y trouvent en leur enjoignant de perpétuer l'espèce (a las creaturas, sabchatz, / digis: «Creichetz e multiplicatz»<sup>24</sup>); l'amour plaît donc au Créateur, parce qu'il est bon

<sup>18</sup> M. Ermengaud, *op. cit.*, p. 49.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 53 — 54.

<sup>20</sup> J. d'Amiens, *op. cit.*, p. 1.

<sup>21</sup> A. Cappellanus, *Traité cité*, livre I-er, ch. I-er.

<sup>22</sup> M. Ermengaud, *op. cit.*, p. 121.

<sup>23</sup> R. de Blois, *Floris et Liriope* ..., p. 11, v. 403 — 405; 411.

<sup>24</sup> M. Ermengaud, *op. cit.*, p. 36.

en soi, dépendant entièrement de l'usage qu'on en fait, le blâme devant retomber sur ceux qui en usent mal, et non sur l'amour: «Diguam doncz que l'amors en se / es bona, qui.n uzava be, [...] per qu'om no.n deu l'amor blasmar / mas cella que.n veira mal uzar.»<sup>25</sup> De l'amour découlent des biens plus grands que ne le sont les souffrances («qu' amors estorss home de mort / e de totz mals dona cofort, / e si.s vol, fai los ricz plorar / el.s paupres fai rir'e jogar.»<sup>26</sup>); celui qui aime veut rendre son corps «plus gen», acquérir «pretz» et «valor», devenir meilleur chevalier («mais cavalgar»)<sup>27</sup>; l'amour, personnification du bien, rend sans peur («Tant est fiere chose d'amour, / Que il ne seit avoir pour»<sup>28</sup>), transforme les êtres (Matfre illustre cette idée par les vers de N'Atz de Mons: «per amor si fan / lh'erguolhos humiliou / e. il avol esforsiou / e. il perezos espert / e. il pec saben e cert / e.il nesci be noirit / e.il marrit icharnit, / li trist joios e guai...»<sup>29</sup>) et devient indice de courtoisie («quar qui non enten en amor / non ama tan pretz ni valor» — p. 62). Le sentiment d'amour ne s'épanouit point dans l'avarice, pensée apologétique à l'adresse de l'auditoire oisif auquel sont réservés ces *Arts d'aimer*, qui se retrouve chez tous les auteurs et qui remonte à Ovide: la règle 10 du *Code d'amour* de Capellanus s'énonce textuellement: «L'amour ne demeure jamais au domicile de l'avarice<sup>30</sup>»; M. Ermengaud conseille la largesse, en imposant toutefois de la mesure dans la générosité (Qui enten en amar / no. s fenha del donar» // «Pero quascus en larguejar / deu sen e mezura guardar»<sup>31</sup>). Une pensée plus incisive se retrouve chez Jacques d'Amiens qui ne trouve point d'amour là où il y a richesse, en la justifiant par le caractère irrationnel de l'amour: «que rikece ne porte amour / ne povretes ne caut savour, / k'en amor n'a point de raison, / souvent avenir le voit on.»<sup>32</sup>

Le problème de la nature de l'amour détermine les auteurs à faire une distinction nette entre deux sortes d'amour: *p u r u s a m o r*, d'une part, permettant le jeu érotique avec ses embrassements, baisers, contact des corps, et excluant le «surplus» (chez Andreas Capellanus) ou *v e r ' a m o r* («Mas de ver'amor ell mezeis / digis que falhimen non pot far, / e que mais s'en fera blasmar / si fezes lunh'error o mal.»<sup>33</sup> et, d'autre part, *m i x t u s a m o r* (*Mixtus vero amor dicitur ille, qui omni*

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 110 — 111; de même chez Capellanus.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>28</sup> R. de Blois, *Floris et Liriope...*, p. 24, v. 881—882.

<sup>29</sup> M. Ermengaud, *op. cit.*, p. 57.

<sup>30</sup> Dans V. de Viriville, *op. cit.*, p. 202.

<sup>31</sup> M. Ermengaud, *op. cit.*, p. 225; p. 227.

<sup>32</sup> J. d'Amiens, *op. cit.*, p. 35.

<sup>33</sup> M. Ermengaud, *op. cit.*, p. 71.

carnis delectationi suum praestat effectum et in extremo Veneris opere terminatur»<sup>34</sup> ou fals'amor («quar fals'amors non es amors»<sup>35</sup>. Jacques d'Amiens, comme Robert de Blois d'ailleurs, s'inscrit dans une conception morale indubitable, en conseillant à l'amant de «mal laisser et bien faire»<sup>36</sup>. Andreas Capellanus ne blâme point mixtus amor, en laissant entendre que deux amants qui ont vécu longtemps, et chastement le purus amor peuvent jouir du mixtus amor sans que la nature de l'amour qui les unit en soit altérée; il l'appelle vrai (vero) et ennoblissant, car l'homme ne peut qu'aimer ce qu'il désire, toute liberté, à l'exception de celle de ne pas vouloir être séparé de sa dame, lui est ôtée par la passion et l'appétit sensuel<sup>37</sup>.

Ovide avait institué comme signes distinctifs de l'amoureux les manifestations caractéristiques d'une maladie: la pâleur, la faiblesse, l'amaigrissement<sup>38</sup>. Andreas Capellanus, à son tour, les légifère dans le *Code d'amour*: «Tout amant pâlit à la vue de l'objet aimé» (règle 15), «Sa vie subite lui fait battre le cœur» (règle 16), «Celui qui aime ne dort ni ne mange» (règle 23)<sup>39</sup>. Matfre Ermengaud cite Bernard de Ventadour: «lo dormir pert quar hieu lo. m tuelh, / dona, quan de vos mi sove»<sup>40</sup>, appelle lui-même l'amour une maladie agréable (d'une expression prise à Guirautz d'España: «dous mal», «plazens malautia», p. 84) et la décrit: «Encaras nos martiria / d'autras penas aquest'amors, / e.n suffertam mantas dolors / quar ela. ns ten en gran cossir, / e.ns fai tremolar e fremir»<sup>41</sup>.

C'est dans *Floris et Liriope* (et non dans le *Chastoiement des Dames*) que Robert de Blois présente l'amour comme une maladie: Floris reste éveillé les nuits à soupirer au souvenir de celle qu'il aime («Qu'il est nuit et ior sopris, / N'il n'a pooir, k'il s'en destorde. / Souent en sospirant recorde»<sup>42</sup>); il doit s'éloigner de Liriope et l'amour se manifeste comme une maladie («Dont li vis li taint et pailist / Et dont souent del cuer sopire / Et de ior en ior li empire» — (p. 14, v. 516—518), il ne sait ce qu'il lui arrive et analyse ses sensations: «...mais quant ie l'esgart, / Trestoz li cors m'enprenent et art; / Ne sai coment m'estuet fremir, / Puis achauer, puis froit sentir. / Est ce por li? ne sai, par foi;»

<sup>34</sup> Apud P. Zumthor, *Notes ...*, [dans:] „Zeitschrift für Romanische Philologie”, 1943, LXIII, p. 106.

<sup>35</sup> M. Ermengaud, *op. cit.*, p. 71.

<sup>36</sup> J. d'Amiens, *op. cit.*, p. 72. Il distingue pourtant entre carites et l'amour léger, sexuel.

<sup>37</sup> Cf. M. Lazar, *op. cit.*, p. 271 — 273.

<sup>38</sup> Cf. Ovidiu, *Arta iubirii*, București 1977, livre Ier, p. 206—207.

<sup>39</sup> in. V. de Viriville, *op. cit.*, p. 202 — 203.

<sup>40</sup> M. Ermengaud, *op. cit.*, p. 99.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 98—99.

<sup>42</sup> R. de Blois, *op. cit.*, p. 12, v. 440 — 443.

(p. 15, v. 529—533) sa maladie s'aggrave; il perd le boire et le manger et doit s'aliter («Tant est li maus fors et engres, / Qu'au lit le met; ne ce remue, / Si k'il ne boit ne ne maingue.» — p. 17, v. 632—634).

A son tour, Jacques d'Amiens décrit la pâleur, le frémissement, la sueur, l'absence d'appétit, la tristesse et la langueur de l'amant: «Sovent fait ces amans palir, / coulour cangier et remuer, / fremir d'angoisse et tressuer / et si avient aucune fois, / que tant les tient amors destrois, / qu'il en pierdent contenment, / le boire, mangier ensement, / si c'au lit les couvient venir, / quant ne se pueent plus tenir.»<sup>43</sup>

Certains auteurs de traités d'amour signalent plusieurs étapes dans la conquête amoureuse (degrés ou stations d'amour) qui, toutes, dépendent de la dame aimée: ainsi Andreas Capellanus en trouve-t-il quatre: 1) donner de l'espoir; 2) promettre un baiser; 3) les embrassements; 4) le «sorplus» (don de toute sa personne)<sup>44</sup>, tandis que dans les traités provençaux, chacune est désignée par un titre (ou rang) de l'amant: le *fenhedor* (souponnant), le *precador*, (suppliant), *entendedor* (amant agréé) et *dрут* (amant charnel)<sup>45</sup>.

*Floris et Liriope* de Robert de Blois est une illustration des étapes de la conquête amoureuse: au début, Floris est le soupissant qui aime sans s'en rendre compte et qui présente tous les signes physiques de l'amour («Et si tost com il celi vit, / Toz li sans del cors li fremit, / D'angoisse l'estuet tressuer, / Troubler et la color muer, / Et li cuers si li tresaila, / C'onkes un soul mot ne parla.»<sup>46</sup>), devient ensuite par la ruse — s'habillant en jeune fille — un suppliant entreprenant («Souent mout doucement li rist, / Souent en son giron ce couche, / Souent a sa chair nue touche / Et souent la prent par la main, / Si la met souent en son sain, / Contre son cuer souent l'estraint; » — (p. 25, v. 902—907) et nous devinons qu'il fait vite de franchir les deux autres étapes, puisque l'auteur nous affranchit sur les conséquences («Del sorplus riens ne vos dirai / Car nule veritei n'en sai / Fors tant k'il fu tant delez li, / Que nom de pucele perdi, / Et tant entre ces biaz bras jut, / Qu'ele de lui. I.fil consut.» — (p. 28, v. 1043—1048).

Jacques d'Amiens ne parle pas d'étapes dans le développement de l'amour puisqu'il envisage un amour qui va droit au but, et il ne ménage point les sensibilités dans la description crue de l'union physique (p. 48—49, 64).

Un point important de doctrine sur lequel s'arrêtent tous les auteurs est certainement la somme des vertus du *fin'amador* ou de l'a-

<sup>43</sup> J. d'Amiens, *op. cit.*, p. 73.

<sup>44</sup> Cf. M. Lazar, *op. cit.*, p. 271.

<sup>45</sup> Salimbene ne signale que trois étapes: «Sunt in amore gradus tres, triplex gratia; fundat/Prima, secunda fovet, tertia firmat opus». Cf. Curtius, *Literatura europeana si evul medin latin*, București, 1970, p. 588.

<sup>46</sup> R. de Blois, *op. cit.*, p. 13, v. 477 — 482.

mant courtois, présentées soit comme simples, mais nécessaires, desiderata, soit comme un moyen de fléchir le coeur de la bien-aimée. Les qualités qui se retrouvent chez la plupart de nos auteurs sont le courage, (la prouesse «pros», «bon cor» — chez Matfre Ermengaud, «prou» — à propos de Floris, chez Robert de Blois, «courage» — chez Capellanus) et la mesure (prudence, ni trop parler ni trop se taire — chez Capellanus, «sen e mezura guardar et guardan se de tot malestar / de folor e de trop parlar» (p. 227, 235) — chez M. Ermengaud, «ne li di pas tout erranment / ton pense ne trop baudement» et «que tu soies bien en ton sens / en fais, en dis et en talens» (p. 4—5; cf. aussi vers 1333) — chez Jacques d'Amiens). La largesse que propose Capellanus (dixième règle de son *Code d'amour*) est signalée par Ermengaud aussi (l'amant doit être «plus lars»), comme les belles manières détaillées par celui-là (ne pas blasphémer, honorer le clergé, aller souvent à l'église, ne pas médire, ne pas provoquer des querelles, ne pas railler autrui) sont reprises chez celui-ci sous le nom d'essenhamen («plus ensenhatz»; dans le chapitre *D'essenhamen*: „e qui vol autrui castiar/tot premieiramen deuria / se mezeis guardar de falhir/ e pueis poiri'als autres dir: / «Guardatz vos de far folia»" — p. 251). On retrouve cette règle de Capellanus qui demande de ne pas aimer plusieurs femmes à la fois (règles 3 et 17, contredites en quelque sorte par la règle 31), toute transformée chez Jacques d'Amiens, qui conseille à l'amant de ne pas reconnaître quand il est accusé d'aimer une autre femme (v. 1580—1597); changement compréhensible, vu l'écart dans le temps de la composition, entraînant l'écart dans les conceptions avec la détérioration de l'idéal courtois et la remise en faveur de la sexualité.

D'autres qualités font qu'un amant soit agréé, selon Capellanus: la charité, la prudence, la probité (règle 18), la piété, l'hospitalité, la timidité (Amorosus... timorosus, règle 20), la jalousie même (règles 2 — «Qui n'est pas jaloux ne peut pas aimer» — et 21 — «De la vraie jalousie s'accroît l'amour»<sup>47</sup>). Matfre Ermengaud indique la patience («em patz sofrir»), la douceur et l'humilité («plus humils»), la gaieté et l'ardeur («plus joios», «plus arditz»), la sagesse («saber e sen»; on retrouve celle-ci chez Jacques d'Amiens aussi: «sages»), la franchise («plus francs» — retrouvée chez Robert de Blois, dans *Floris et Liriope*, «Li siens sens ne fu pas cuvers», v. 364), le donnei («mielhs domnejans; «No sab de domnei pauc ni pro / qui del tot vol sidons haver»<sup>48</sup>), la conoychensa («sia plus conoichens, / e s guar mielhs de far falhimens — p. 223) et la discrétion («celar»). Cette dernière apparaît chez Jacques d'Amiens

<sup>47</sup> Cf. V. de Viriville, *op. cit.*, p. 202—203.

<sup>48</sup> M. Ermengaud, *op. cit.*, p. 242.

(«a nului ne di ton penser», p. 9), qui s'approprie aussi la règle 25 de Capellanus («Le véritable amant n'imagine rien d'heureux que ce qu'il croit plaire à l'objet aimé») pour conseiller à l'amant d'accomplir toutes les volontés de la dame aimée («ne soies mie perecou/d'aconplir ses voloires tous iours» — p. 43—44); il lui propose même d'user de la flatterie pour atteindre ses buts ou de ne pas voir les défauts de la dame (v. 1641—1660) pour conserver son amour.

A la suite d'Ovide, exception faite pour Andreas Capellanus et Robert de Blois, Matfre Ermengaud et Jacques d'Amiens exposent sans équivoque, pour commencer, des conseils aux hommes. Matfre leur indique qui choisir (en mariage, non pour courtiser, comme chez Jacques d'Amiens): une femme qui soit d'un rang ni trop haut, ni trop bas («qu'om de matremoni s'enlass/ no ab trop aut ni ab trop bass» (p. 262); ce qu'il faut qu'il cherche dans la femme aimée ce n'est ni les biens («tezaur»), la richesse («riqueza»), le rang («linhatge») ni la noblesse («nobleza»), mais la sagesse («savia persona»), l'humilité («humil») la patience et la bonté («pascien e bona»). La femme, d'autre part, doit faire attention de ne pas aimer un homme de basse condition («que non ame guarson d'osdal / ni home de vil natura») ou laid («ni de trop laia figura») pour ne pas ressembler à la «loba» (la célèbre Loba de Pennautier: «e fai be semblan de loba/ que pren lo plus vil que troba» — p. 186).

Jacques d'Amiens décrit, en général, avant de passer aux détails, les trois moments en amour: choisir la maîtresse, lui plaire, la garder: «Tu qui veus par amors amer, / tout a premiers dois esgarder/ dame que tu amer vauras, / avant molt biel l'acointeras, / puis li dois bielement prioer, / tant qu'elle te voelle otroier/s' amor; quant elle t'iert dounee, / garde par toi soit bien gardee, / k'en poi d'eure molt tost perdroies/c'a grant paine conquis aroies...»<sup>49</sup> Jacques, en suivant de près les préceptes d'Ovide, conseille à l'amant de choisir sa maîtresse à la lumière du jour, pour bien voir à qui il va donner son amour («porcou esgarde bien au iour, / a cui tu vius donner t'amour» — (p. 10) ainsi que les endroits où il doit la chercher: dans sa contrée, sur son domaine, à l'occasion des fêtes, des noces et non à l'église où il ne faut que prier («Et ses tu, u tu le dois querre?/ En ton pais et en ta tierre/et as fiestas, u elles vont, / et as noces, u elles sont/ souvent biel et bien acesmees, / mais garde au moustier ia n'i bees, / ke la ne doit on fors orer» — (p. 3). Il ne doit pas la choisir au-dessus de sa condition («car qui plus monte, que ne doit, / de plus haut ciet, qu'il ne vauroit» — (p. 81—82).

Robert de Blois s'adresse uniquement aux femmes, comme le titre de son traité le laisse entendre (*Chastoiement des Dames*), en leur indiquant comme manière de se conduire, si elles sont requises d'amour,

<sup>49</sup> J. d'Amiens, *op. cit.*, p. 2.

de ne pas céder trop facilement, non par coquetterie mais par calcul: car on apprécie davantage une conquête difficile, d'une part, («Qu'amors, qui vient legierement, / N'est si plaisanz, ne tant n'agree/ Con cele qui est comparee; / Car con plus est uns maus engrés, / Plus est douce saintez après.»<sup>50</sup>), et d'autre part, céder trop vite nuit à la réputation (d'autres auraient eu cet amour aussi facilement que lui («Por ce s'ele ne l'escondit, / Assez tost le prise petit» — (p. 150). Si l'on veut refuser cet amour, il faut savoir s'excuser car le silence signifie acceptation (v. 567—757). Andreas Capellanus avait légiféré cet aspect psychologique de la conquête amoureuse : «Le succès facile fait mépriser l'amour: la difficulté le rend cher» (règle 14)<sup>51</sup>. Il avait également consacré le premier livre de son traité à la manière d'acquérir l'amour, au choix de l'être aimé (en laissant voir que le rang social a peu d'importance) et aux paroles que doit adresser celui qui aime à celle qu'il a choisie (en fonction de sa condition sociale).

Si Ovide indiquait aux hommes des moyens concrets et efficaces pour plaire aux femmes, comme par exemple de faire la connaissance de la servante, d'user de lettres, de promesses, d'audace, d'hypocrisie même pour chatouiller la vanité des femmes ou susciter leur pitié, Matfre Ermengaud rejette l'hypocrisie en faisant voir que celui qui fait profession d'aimer une dame, mais lui demande quelque faveur au grand dam de ses devoirs, n'aime pas d'un amour vrai («Car non ama ges lialmen, / Car fin ayman no deu voler / Lunha res de. si dons aver/Que puesca amer mar sa onor/O son bon pretz o sa valor»). Il recommande à l'amant de ne pas visiter trop souvent et trop longtemps la dame (et la fatiguer ainsi de sa présence), de ne pas regarder trop sa beauté, de ne pas parler de choses obscènes et de ne pas poursuivre le plaisir de la chair. Il lui recommande encore de ne pas la louer trop, tant qu'elle est en vie («per qu'om femma non deuria/fort lauzar tro morta sia»<sup>52</sup>) pour ne pas transformer leurs chasteté, humilité, patience, obéissance, suavité en orgueil et présomption («erguelh gran e prezomcio» — p. 110) et d'implorer son amour, en ne recourant pas aux menaces («Foll es doncx cell que menassa/amor ni la met en cassa, / pus mielhs la vens merce claman/que no faria menassan.» — p. 110).

Jacques d'Amiens conseille à l'homme de satisfaire à tous les caprices de la dame aimée, de ne jamais la contredire, le tout avec discrétion, la regarder assidûment pour lui faire voir que l'on l'aime («... avant

<sup>50</sup> R. de Blois, *Chastoiement des Dames* ..., p. 150.

<sup>51</sup> Cf. V. de Viriville, *op. cit.*, p. 202—203. Matfre Ermengaud est du même avis et emploie les vers de G. Faidit pour l'illustrer: «e sso quez om conquier ab granturmen/ten om plus car, plus celat e plus gen,/que sso quez a tot jorn a son talan», *op. cit.*, p. 114.

<sup>52</sup> M. Ermengaud, *op. cit.*, p. 264 — 265.

le dois arraisnier/d'autres choses et acointier, / mais souvent li dois esgarder/ et de tes iex li dois moustrer/avant l'amor qui est en toi"<sup>53</sup>, et si les regards de la dame sont significatifs, la prier même d'amour („Et quant tu ce semblant veras, / adonques dire li poras: / «tres douce dame, je vous aim...»”); — p. 5) après, la conquête doit s'appuyer sur l'audace et sur la confiance, puisque «nules femes en cest mont/se desfengent au lonc contre home, / car ne desirent, c'est la soume, / fors, c'on les proit et c'on les aint» (p. 11); il faut profiter du moment où elle est joyeuse ou de celui où elle se sent négligée par son mari («proier li dois, quant elle est lie, / joieuse, baude et enuoisie» — p. 13) pour la prier d'amour; il faut rechercher des occasions de la surprendre en intimité («et au lever avient souvent, / que sa blanche iambe veras: / ten louier adont en aras» — p. 6) ou de la toucher (au sortir de la messe, dans la foule —«pries de li dois ioudre ton cors»); à table, boire dans sa coupe («... et a la coupe / la,u t'amie buvera, / la,u t'amie atoucera / sa bouce, dois erranment boire” — p. 7), prendre les morceaux que ses doigts ont touchés en touchant ses mains, lui faire des signes sous la table («... par sous le table / taper sous le piet...» — p. 8). S'il est repoussé, l'amant ne doit pas se démonter, mais insister: «La, u elle se desfendra/et fera samblant de courcier, / -si le dois tu voir esforcier; / la, u elle s'estordera, / l'enforcement molt amera» (p. 36). Jacques d'Amiens s'attarde ensuite avec volupté sur quelques détails lubriques de l'amour charnel (p. 48—49 et. 64). Pour lui, comme pour Ovide, le mensonge, l'hypocrisie, dont on use pour atteindre son but, sont des moyens à rechercher («ensi si li feras a croire, / ke tu l'aimes...» (p. 7); l'amant peut feindre l'ivresse pour parler et agir à découvert: «La pues tu l'ivre resambler/por miex descouvrir ton penser, / parler poras plus baudement, / juer a li hardiement» — p. 7).

Pour Robert de Blois, le mensonge est un vice, reconnu comme tel non seulement par l'Eglise mais par la société aussi (v. 539—564), l'amant devant fléchir sa dame par des plaintes lyriques où il découvre son cœur et mette à nu ses sentiments honnêtes et vrais. La dame doit tenir pour un devoir de repousser les avances de l'amant, sans crainte de la perdre, par fidélité au serment prêté lors du mariage: «Celui aim je que amer doi, / A cui j'ai promise ma foi, / M'amor, mon cors et mon servise, / Par loiauté de Sainte Yglise. / Ne jai de part moi n'iert fausee / L'amor que Dex m'a comandee»<sup>54</sup>, si le sentiment que l'amant éprouve est sincère, loyal, il ne se laissera pas éconduire si facilement: «S'il vos aime tant con il dist, / Ne laira por nul escondit /Qu'il ne reviegne a sa priere.» (p. 155).

Robert de Blois y touche à la première règle de Capellanus, celle

<sup>53</sup> J. d'Amiens, *op. cit.*, p. 4—5.

<sup>54</sup> *Le Chastoiement des Dames...*, p. 153.

qui autorise l'adultère, l'amour étant à ses yeux quelque chose de différent du devoir qu'on contracte par le mariage: «Le motif du mariage n'est pas une excuse suffisante d'aimer (pour ne pas aimer)»<sup>55</sup>. Outre les chapitres dédiés aux moyens d'augmenter et de garder l'amour, ou de ceux qui parlent de sa décroissance ou de sa fin (car «toujours l'amour croît ou décroît» — règle 4), Andreas Capellanus donne quelques règles de conduite pour l'amant : il doit être constamment possédé par l'image de la bien-aimée (règle 30: « Le véritable amant est possédé sans intermission par l'image constante de l'objet aimé»), tout ce qu'il fait il doit le faire pour plaire à la dame (règle 24: «Tout acte de l'amant a pour fin la pensée de l'objet aimé» et règle 25: «Le véritable amant n'imagine rien d'heureux que ce qu'il croit plaire à l'objet aimé») et ne rien lui refuser (règle 26: «L'amour ne sait rien refuser à l'amour»); l'amour qu'il éprouve, pour être vrai, ne doit pas germer de l'appétit de volupté (règle 29: «Celui-là ne sait pas aimer que tourmente un trop grand appétit de volupté»). Il envisage la jalousie comme une condition indispensable à celui qui aime (règle 2: «Qui n'est pas jaloux ne peut pas aimer») ou pour faire croître l'amour (règle 21: «De la vraie jalousie s'accroît l'amour » — p. 202—203).

Toute autre est la position de Matfre Ermengaud qui considère la jalousie vaine et conseille qu'on l'évite: une femme qui veut mal se conduire le fera malgré la garde montée par l'amant ou par le mari et d'autant plus sûrement qu'on le lui défend («e si vol esser malvada/ non er per lui tan guardada/ per neguna subtilitat/qu'ela no fassa malvestat/pus que montat l'es sus el cap» et aussi: «quar femna voluntieiramen/ fai sso que. l maritz li defen»<sup>56</sup>. Mieux vaudrait la tenir tout le temps occupée („e que las tengua regladas / e tot jorn afazedadas" — p. 273).

Jacques d'Amiens suit de plus près Ovide dans les conseils qu'il prodigue à l'amant pour qu'il conserve son amour: il lui recommande de chercher un logement dans le voisinage de la femme aimée, de garder le secret de la liaison («Encor te loe et voel loer: / a nului ne di ton penser»<sup>57</sup>), de ne le découvrir surtout pas à un ami, de ne pas louer l'amante devant des étrangers; il lui recommande encore de la combler de lettres amoureuses, de poésies et de cadeaux (et si l'amant n'est pas très riche, qu'il soit prodigue de belles paroles et de promesses), d'aveux réitérés d'amour éternel, de baisers, de caresses et de flatteries. L'amant doit se montrer en tout sous le meilleur jour, faire valoir ses qualités spirituelles (la beauté physique n'étant plus suffisante dans cette nouvelle étape): la sagesse et la courtoisie (v. 1308), le calme et

<sup>55</sup> Cf. V. de Viriville, *op. cit.*, p. 202.

<sup>56</sup> M. Ermengaud, *op. cit.*, p. 272 — 273.

<sup>57</sup> J. d'Amiens, *op. cit.*, p. 9.

la douceur (v. 1333), l'humilité, l'obéissance à ses caprices (v. 1489—1494).

Les conseils aux dames révèlent chez nos auteurs, comme chez Ovide, des attitudes différentes vis-à-vis du rapport amour-mariage. La légifération de l'adultère spirituel ou charnel par Andreas Capellanus s'accompagne de justifications: l'amour de l'amant étant une passion-maladie irrésistible, celui-ci ne peut qu'aimer: «l'agréer à son service, si elle sait que cet homme possède un caractère noble»<sup>58</sup> est un devoir moral de la dame (dialogues II et VI); d'autre part, il y a un parallèle entre le mariage et l'amour du point de vue des conditions morales, spirituelles, sociales, requises (règle 11: «Ceux qui ne devraient pas se rechercher en mariage ne doivent pas se rechercher en amour»<sup>59</sup>); enfin, cet adultère peut se confiner dans le spirituel, car «l'amour survit rarement au mystère» (règle 13).

Chez Matfre Ermengaud, l'amour n'est une bonne chose que lorsqu'on en use bien et qu'il a le matrimoine pour fin (peut-être la fragilité de cet amour était-elle sentie!): «aquest'amors non es res als/ mas afectios naturals/ de se oarnalmen ajustar/ per la natura cosservar;/ e no.s pot far l'ajustamens/ ses matremoni lialmens/ entre las gens ni az onor;»<sup>60</sup>. Cet amour est cher à Dieu (voir Noé, Marie), à Saint Paul et à Saint Augustin aussi; il ne faut point chercher en lui le plaisir charnel («e.n deu far per entencio/ d'esquivar fornicacio, / e non queira delieg carnal/en l'orde matremonial» — p. 261).

Jacques d'Amiens ne voit aucun inconvénient à ce que la dame se donne à celui qu'elle considère être fidèle, loyal et discret; car si jeune elle ne pèche pas, elle ne pourra même pas se repentir, la vieillesse venue («ne doit laissier son tans passer, / que elle n'emploit sa iouvente/en amor et mete s'entente, / car trop laidement se decoit/qui atent, tant que vielle soit, c'adont nus ne l'en proiera» — p. 52). S'il devient fâcheux, elle doit l'éloigner; aucune restriction n'est imposée à la dame pour recevoir des cadeaux de l'amant, au contraire, elle doit chercher à lui soutirer le plus possible, même en tant que dédommagement d'une éventuelle infidélité de celui-ci. J. d'Amiens suit de très près de ce point de vue aussi, celui dont il met le traité «en Roumant», Ovide.

Les conseils touchant l'apparence personnelle, les toilettes, les manières, l'hygiène, abondent dans les *Arts d'aimer*, ayant pour objet de garantir que l'amant plaît à sa dame et la dame à son amant (exception faite pour Robert de Blois; nous y reviendrons). Matfre Ermengaud distingue tout d'abord entre les dames qui sont humbles et qui paient

<sup>58</sup> M. Lazar, *op. cit.*, p. 273; cf. R. de Blois, *Chastoiement des Dames...*, v. 565 — 757.

<sup>59</sup> Cf. V. de Viriville, *op. cit.*, p. 202 — 203.

<sup>60</sup> M. Ermengaud, *op. cit.*, p. 256.

de «beaux semblants» et de «peu de dons» ceux qui les prient d'amour, conservant ainsi «lur pretz et lur honor», et celles qui cèdent facilement («las bravas fan quanqu'om vol» — 159). Les conseils de Matfre s'enchaînent, dressant le tableau d'une honnête dame à son goût: elle doit tempérer ses manières à la maison ou en public («trempar deu doncs sas manieiras/ dins hosdal e per carrieiras»<sup>61</sup>, parler peu („que.s garde de trop parlar», accueillir chacun selon sa qualité («que sabcha triar/ [...] /cui deu honrar, e quo e quan, / ben aculhen lo mal e.l bo, / que seguon sa condicio»), ne pas prêter l'oreille aux fous, aux déloyaux et aux tricheurs («quar precz d'ome foll ni janglos/pros dona non deu escoutar» — p. 167), mais choisir le sage et le courtois («Domna [...] / deu tal entendedor triar/que sia savis e cortes» — 170) et le discret («sab guovernar son talen/e sa lengua per som bo sen» — 178); la dame doit garder la raison, le sens et la mesure («razo, mezur'e sen»). apprécier la loyauté plutôt que la richesse («Enquers y val lialeza/ mout mais que no fai riqueza» — p. 178) les qualités qu'elle doit montrer pour être aimée sont l'intelligence, la beauté l'esprit, le rire sincère, la culture («esenhamens, sabers e conoichensa» — 138—139), la franchise («veraia»), la courtoisie («ni que saubes tan gen parlar/ ni aculhir, ni domnejar,...» — 141), la mesure, la «jovens», la valeur, les manières («valors ab bells captenemens», «belas manieiras»). Matfre Ermengaud recommande encore aux dames de se tenir propres, vêtues selon leurs condition et richesse («quez elas tenguo lur corss gens/de causar e de vestimen/ seguon que sera lurs poders/ e lurs ricors e lurs deners» — p. 157) et d'aller leur chemin en bonne compagnie.

Jacques d'Amiens attire l'attention aux dames de se vêtir avec goût pour que les robes les rendent plus belles, d'être propres («bien ator-ne e», «ti chaviel soient bien trecie, / souvent lave, souvent pignie; / ne n'aies pas roigneus le col» p. 65—68).

Chez Robert de Blois (voir *supra*) «ces mêmes conseils ne sont pas des auxiliaires de l'amour; leur but est élargi, ils sont devenus des soutiens des conventions sociales et marquent clairement un souci croissant de bon goût et la peur du qu'en dira-t-on, stabilisateur de toute société.» (p. 57—58). Cela pourrait s'expliquer par le fait que cet auteur ne fait pas d'emprunts directs à Ovide; bien que les conseils sur la propreté (se nettoyer les ongles, remédier à la pâleur, à la mauvaise haleine — v. 373—392; 469—476) ou sur la conduite (à l'église, garder son sérieux, le silence, les yeux baissés, se lever et se signer ou s'agenouiller et prier aux moments requis par le service — v. 393—436; en société, chanter si elle a une belle voix, mais garder la mesure — v. 453—468; répondre à une lettre d'amour) soient pris à Ovide, Robert

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 164 — 165.

de Blois les adapte dans un but sérieux, pensant aider et instruire la dame (non pas la railler).

Le deuxième volet des *Arts d'aimer* est réservé à la réprobation ou aux remèdes de l'amour: *De Reprobatione Amoris*, nous l'avons vu, le titre l'indique aussi, rejette l'enseignement des deux premiers livres, l'amour humain étant incompatible avec l'amour de Dieu. Capellanus n'offre pas de remèdes, il réproouve; il soutient, l'une après l'autre, «deux vérités contraires», thèse remontant à Averroès (probablement à ses prédécesseurs, Avicenne surtout<sup>62</sup>); son livre, répondant plutôt à la définition d'un traité didactique du temps, marque aussi son indépendance des traductions et imitations d'Ovide.

La même originalité se remarque chez Robert de Blois, du fait surtout que son *Chastoiement des Dames* s'adresse à celles-ci, comme un guide dans la vie et dans la société: du coup, point de remèdes. Si Ermengaud offre à la fin de son *Perilhos tractat des* «Remedis per escantir folia d'amor», il ne s'élève pas contre l'amour, qui est bon en soi quand on sait en user («...l'amors en se/es bona, qui.n uzava be» — p. 304), mais attire l'attention sur l'égaré. Les conseils qu'il prodigue sont sages, certains enseignant la manière d'éviter l'oisiveté qui engendre tous les maux (s'occuper à son métier — «si es homs que sabcha mestier/aqui tengua son cossirier» (p. 309); fuir la paresse — «quez om se tuelha d'aizina, /quar mal'aizina fai peccar» (p. 314); éviter la lecture des livres exaltant l'amour — «dechatz amoros» — ; s'abîmer dans la pénitence et l'abstinence — «deu treballhar/ sa carn, o per abstinencia/ o per outra penitencia» — (p. 322), certains autres proposant des moyens de chasser l'amour du cœur (rester loin de la dame — «de luenh estia»; aimer une dame nouvelle — «quez am domna novela/ melhor, si pot, e pus bela» (p. 315); la voir le matin au réveil, ou nue, pendant le jour — «quan s'er levada, / enans que sia parada», «la vis nuda, de jorn clar» (p. 316); ne pas trop la regarder, ne pas rester seul avec elle — «non deu ab femna sols estar, / quar homs e femna son carnal/et aparelhat a far mal» (p. 316—317); penser à la mort qui fait mépriser l'amour et dévoile la vaine gloire de ce monde — «quar qui la mort ben remembra/mout laugieiramen desmembra/ e mespreza plazers carnals, / [...] / e deu cossirar en que fon/ la vana gloria d'aquest mon — p. 323), tout en avertissant l'amoureux du danger que représentent les femmes à cause de leur «malicia», de leur «enguan» et de leur «cor truan»; à quoi a pu servir la vigueur de Samson? à quoi la sagesse de Salomon? à quoi la sainteté de David? «Per femna

<sup>62</sup> Cf. M. Lazar, qui montre que, selon le père Denomy, «Averroès rédige sa *Philosophie et Théologie* en 1179 et que le Chapelain écrit son *De Amore* entre 1184 — 1186. On peut donc difficilement parler d'influence directe», *op. cit.*, p. 277.

vencutz fo» (p. 310). C'est pourquoi, à la manière d'Ovide, Matfre Ermengaud incite à chercher, là où il y a des qualités dans la dame, des défauts; ce miroir déformant fera voir à la place d'une dame bien en chair («grassa») une difforme («eflada») dans une brune voir noirceur («negror e lageza»), si elle est rose de complexion («roja») penser qu'elle est lépreuse («lebrozia»).

Chez Jacques d'Amiens, comme chez Ovide, la partie dédiée aux remèdes de l'amour est très courte par rapport aux deux autres; il y parle de sa théorie de l'amour, en analysant en détail les termes d'amour, d'art d'aimer, d'ami et d'amie. Seuls les 139 derniers vers offrent des remèdes d'amors, sans rien de précis, sauf le conseil de toujours maintenir sa gaité («k'il soit a son pooir ioieux/ et se contiegne biel et gent/ au miex qu'il puet devant la gent» — p. 84), accompagné des trois raisons pour ce faire (tromper les envieux, ne pas offrir de satisfaction à la dame et garder l'espoir et sa foi en Dieu), en laissant deviner que le seul véritable remède est le «comfort d'amors».

Les *Arts d'aimer* permettent une approche intéressante du problème de l'amour mué en art (qu'on s'ingénie à apprendre), une connaissance plus complète de ce côté insolite des coutumes médiévales (que les chansons des troubadours ne peuvent transmettre que partiellement). Un certain pessimisme s'y insinue, annonçant, trop tôt, la fin d'une époque glorieuse pour le sentiment: «mort'est amor e mors cil qui amoient»<sup>63</sup>, cet «amors entre ris e plors»<sup>64</sup>.

## SZTUKI KOCHANIA WE FRANCJI ŚREDNIOWIECZNEJ

### STRESZCZENIE

Kilka „sztuk kochania” wyróżnia się w średniowieczu przez swoją niezależność lub przez oryginalną ocenę tradycyjnego modelu, który wywołał wiele przekładów i naśladownictw: *Ars amatoris* Owidiusa, *Tractatus de amore et de Reprobatione amoris* Andressa Capellanusa (1184—1186), *Le Breviari d'amor* Matre Ermenganda (1288?), *Chastoiement des Dames* Roberta de Blois (i jego romans: *Floris et Liriope*, XIII w.) i *L'Art d'amors et Li Remedes d'amours* Jacques'a d'Amiens (XIII—XIV w.).

Po przeglądzie cech charakterystycznych uczucia miłości, takiego jaki pojawia się w tych traktatach a jakie rodzi piękność damy, cnoty, które powołuje do życia, różnie pomiędzy „purus amor” (ver' amor) i „mixtus amor” (fals' amor), stopnie — lub stacje — miłości — przechodzimy do śledzenia właściwości zdobytych dla „fin amodor”, chwil zwycięstwa miłosnego (kto, gdzie i kiedy wybiera, jak podobać

<sup>63</sup> M. Ermengaud cite le roi de Navarre, *op. cit.*, p. 134. Cf. Rutebeuf: «L'amour est morte».

<sup>64</sup> Citation, par Ermengaud, de R. de Barbezieux, *op. cit.*, p. 118.

się i zachować miłość) oraz rady dla kobiet skierowane przez autorów (problem małżeństwa, właściwości fizyczne i moralne, przepisy odnośnie czystości, toalet, mody, zachowania w określonych okolicznościach). Miłość, owa sztuka, która jest przedmiotem nauczania i uczenia się, odsłania niezwykłą serię obyczajów średnio-wiecznych, które pieśni trubadurów mogą przekazać tylko częściowo.

Przełożyła *Stefania Skwarczyńska*